

LE BŒUF DE TRAIT

Par M. Marcel VACHER

Pour bien connaître l'importance que présente le bœuf de trait en agriculture, il faut examiner la question sous ses deux aspects essentiels et différents, c'est-à-dire l'examiner d'abord au point de vue économique et ensuite au point de vue zootechnique.

Pendant de longues années, il a été admis comme un principe absolu que le bœuf ne devait être qu'un animal de boucherie, et que tous les efforts de l'éleveur consistaient dès lors à faire de cet animal, dès sa naissance, une machine à fabriquer de la viande. Ce principe, d'ailleurs, était celui de l'agriculture anglaise, qui tend à préparer pour la boucherie des animaux de plus en plus jeunes et qui, pour ce motif, répudie le bœuf comme bête de travail, les travaux agricoles devant être exécutés par des chevaux ou des machines à vapeur. Bien plus, autour de 1860, si mes souvenirs historiques sont exacts, on ajouta à la question du bœuf de trait une petite pointe de sentimentalité qui, aujourd'hui, peut paraître un peu étrange. On considérait, à ce point de vue, que les cornes du bœuf pouvaient être dangereuses pour ceux qui les approchaient, que c'étaient des armes toujours prêtes à se tourner contre l'homme, et on rêva du désarmement des races bovines, comme on rêvait du désarmement des peuples. On ajoutait même que les cornes étaient non seulement dangereuses, mais inutiles aux bœufs, toute la nourriture nécessaire à l'entretien et au développe-

ment de cet ornement frontal pouvant se répartir sur l'ensemble de l'animal et augmenter son poids en viande ou encore son rendement en lait, suivant que l'animal se trouvait être exploité pour la production de la viande ou pour la production du lait. Inutile de dire que les expériences poursuivies sur ce point n'ont jamais été très concluantes. Quoiqu'il en fût, M. Dutrosne voulut que la France possédât comme l'Angleterre, sa race sans cornes, et il s'essaya, il y a une quarantaine d'années, à créer en Normandie une tribu sans cornes qui s'appela la tribu des « sarlabots », et qui eut un certain succès de curiosité.

Aujourd'hui, et contrairement aux opinions qui eurent cours pendant un certain temps, nous pouvons établir que dans le plus grand nombre des cas, pour ne pas dire toujours, le travail du bœuf, en agriculture, est beaucoup plus économique que le travail du cheval. Je ne parle pas du travail à la vapeur, qui n'a que de très rares applications en France.

Les agriculteurs du Nord et de la Picardie, propriétaires de distilleries ou de sucreries, qui font une agriculture raisonnée et éclairée d'une comptabilité rigoureuse, ont été les premiers à nous démontrer l'économie qu'il y avait pour eux à se servir du bœuf comme animal de trait. Sans doute la plus grosse part de l'économie provient de la nécessité où ils se trouvent de faire consommer la pulpe produite par leurs industries et que les ruminants seuls peuvent consommer, mais à côté de cela, le bénéfice de l'opération se traduit par ce fait que les bœufs, après avoir fourni tout le travail exigé, se revendent à un prix sensiblement égal au prix d'achat, bien que ces bœufs atteignent à l'achat, dans les pays de production, un chiffre relativement élevé. Notez en outre que le bœuf, dans les sols glissants et argileux défoncés par la culture, démarre plus facilement que le cheval les lourdes charges, qu'il est beaucoup

moins sujet que lui aux accidents provoqués par les efforts du démarrage, et que les conséquences des accidents de cette nature sont bien moins graves chez le bœuf, dont on tire toujours parti, que chez le cheval, qui n'a plus de valeur du moment où il est indisponible au point de vue de la traction.

Dans le Centre, la meilleure part du bénéfice de nos exploitations agricoles provient justement du travail fourni par le bœuf, dès l'âge de 18 mois jusqu'à son engraissement. Et lorsque, par exemple, comme dans le Berri, le travail agricole se fait avec des chevaux et avec des bœufs, si vous comparez les résultats d'une exploitation où ce sont les bœufs qui le fournissent, vous êtes surpris de la différence qui s'inscrit en faveur des exploitations travaillées avec les bœufs. Et le bénéfice est d'autant plus sensible que les bœufs de trait employés sont de jeunes bœufs, donnant tout le travail pendant leur croissance. Mais il est bien entendu que dans ce cas, le travail doit être régulier et proportionné à l'âge et aux forces de l'animal.

Il est donc bien démontré que le travail du bœuf de trait est le plus économique et qu'en agriculture nous en devons profiter chaque fois que nous le pouvons.

Malheureusement, nos vieilles races de trait perdent de leur aptitude et de leur énergie au travail, à mesure que leur précocité à l'engraissement augmente. Depuis longtemps, ce phénomène m'a frappé, et j'ai même essayé d'en déterminer le principe en disant que chez les bovidés, l'énergie au travail était en raison inverse de leur propension à l'engraissement.

Devons-nous en conclure qu'il y a incompatibilité absolue entre le bœuf de trait et le bœuf de boucherie, et qu'il est zootechniquement et physiologiquement impossible de produire tout à la fois un animal à deux fins, qui soit tout d'abord un animal de travail, pour terminer sa carrière comme animal de boucherie ? Une telle conclusion serait beaucoup trop rigou-

reuse, bien que pratiquement il soit toujours assez délicat d'élever un animal à deux fins. Nous voulons, au contraire, démontrer qu'il est possible d'obtenir normalement un bœuf capable de fournir un travail rémunérateur pendant sa croissance tout en rendant à la boucherie une viande de première qualité. La preuve de la possibilité d'une entreprise semblable nous est fournie par l'élevage des bœufs de race charolaise, salers, bazadaise, limousine même, dont la réputation comme bêtes de boucherie est bien établie et qui n'en ont pas moins été, avant l'abattoir, d'excellents bœufs de trait.

Pour atteindre ce double but, qui doit être poursuivi dans tous les milieux convenables, puisqu'il donne en pratique les meilleurs bénéfices, il faut surtout lutter contre l'excès de finesse et le rapetissement exagéré de la taille. En même temps l'animal devra toujours être tenu dans un bon état d'entretien, avec un travail toujours modéré.

Pour combattre aussi bien l'excès de finesse, indice d'un tempérament mou et lymphatique, que le rapetissement exagéré de la taille, nous avons entre les mains deux moyens zootechniques : la sélection et la gymnastique fonctionnelle.

Par la sélection, j'entends le choix réfléchi et méthodique des reproducteurs mâles et femelles, surtout du mâle. Non pas que le mâle imprime plus particulièrement, plus énergiquement *sa dominante*, c'est-à-dire son aptitude acquise, mais bien parce que, dans nos centres d'élevage, c'est surtout par le mâle que s'entreprennent et se poursuivent l'amélioration et la transformation du troupeau. Pour ce motif, évitez donc toujours de donner, même à des vaches communes et vulgaires, un taureau au poil trop fin et trop éteint, au tissu trop souple et trop fuyant, à la tête trop efféminée, au regard trop doux, aux membres trop grêles et trop courts. Recherchez, au contraire, un animal au poil vif et soyeux, au regard énergique, mais bon,

au front large, aux membres puissants et bien campés. Et surtout n'oubliez pas de faire marcher votre animal pour bien décider de votre choix. S'il n'a pas d'allure, s'il traîne ses jambes et s'appuie mal sur elles, n'hésitez pas à le rejeter, mais confirmez votre choix sur un animal fier, portant haut la tête, marchant avec aisance, mettant en mouvement tous ses membres d'une façon régulière et énergique. C'est en effet une machine de traction que vous choisissez, et vous devez avoir soin d'en bien vérifier tous les rouages essentiels, de vous rendre compte qu'il n'y a pas d'à-coup dans les mouvements, et que tous les organes sont bien à leur place pour donner tout leur effet utile.

En ce qui concerne les lignes du tronc, l'esthétique générale de l'animal de trait, elle doit autant que possible se rapprocher de celle de l'animal de boucherie, puisque le bœuf de travail deviendra fatalement, à la fin de sa carrière, bœuf de boucherie. D'ailleurs, je ne sache pas qu'une poitrine ample et profonde, que la côte ronde et bien descendue, qu'une ligne du rein droite, que des hanches larges et bien placées, qu'une culotte puissante, que toutes ces qualités si justement recherchées pour un animal de boucherie, aient pu nuire à l'exploitation d'un bœuf de travail. Sans doute un bœuf trop prêt de terre ne sera jamais un bon bœuf de travail, parce qu'avec ses petites jambes il sera mauvais marcheur et sortira difficilement des sols labourés ; il manquera de vitesse et l'effort qu'il fera pour un travail de traction auquel sa constitution physique le dispose mal, l'aura vite mis hors de service.

Je sais bien, d'autre part, que rien n'est plus difficile que de produire, avec de la taille, un animal parfait de formes, tandis qu'au contraire on réussit généralement beaucoup plus aisément un animal de petite taille. Ce dernier vient plus vite, se montre toujours plus précoce et plus coquet, se tient toujours

en bon état, surtout si on le compare aux animaux de grande taille chez lesquels le moindre défaut est toujours plus apparent, en raison de leur croissance décousue, disgracieuse même, ne se mettant en bonne forme qu'à l'âge adulte. Toutes ces raisons, qui militent en faveur de l'animal de petite taille bien ramassé et tout près de terre, expliquent la tendance de l'éleveur à faire petit, surtout lorsqu'il vend de jeunes animaux. Et voilà certainement pourquoi insensiblement, la taille du plus grand nombre de nos races améliorées va toujours en diminuant.

C'était une des plus grandes préoccupations de Mac Combie, le très célèbre éleveur écossais, que celle de conserver la taille des animaux de son élevage, et il ne cachait pas que pour lui, qui fut cependant un des plus habiles améliorateurs de bétail de notre siècle, il rencontra toujours dans cette entreprise, les plus réelles difficultés.

Pratiquement, en effet, il ne suffit pas seulement de veiller à conserver une vacherie de grande taille, avec un taureau également bien taillé, il faut aussi tenir compte que la constitution du sol joue un rôle prépondérant dans cette question. Si vous habitez sur un sol privé d'acide phosphorique et de chaux, quels que soient les sacrifices auxquels vous consentiez pour posséder toujours de grandes vaches et de forts taureaux, vous n'en obtiendrez pas moins une descendance dont la taille ira sensiblement en s'amointrissant. Il est vrai que de ce côté, nous avons le remède dans l'emploi des engrais phosphatés et calcaires, remède bien plus économique et bien plus efficace que celui qui consiste à ajouter directement de l'acide phosphorique à l'alimentation des jeunes.

Je sais aussi par expérience qu'un des meilleurs moyens de conserver la taille aux produits de son élevage consiste dans la précaution que l'on doit avoir de ne livrer à la saillie que les

génisses après 18 mois pour le moins. Egalement, un taureau âgé de 18 à 30 mois vous aidera à conserver la taille qu'un taureau de 10 à 12 mois aura tendance à diminuer.

On a aussi souvent posé en principe que pour obtenir des bœufs vigoureux au travail, il convenait de ne les faire émasculer que tardivement, c'est-à-dire vers l'âge de 5 ans, alors que, pour tous les animaux de boucherie, cette opération doit se pratiquer dès l'apparition du testicule. Mais quoi qu'il en soit de l'énergie plus ou moins grande que puisse conserver un bœuf tardivement castré, je trouve, quant à moi, les inconvénients de la castration tardive trop nombreux et trop préjudiciables, tout compte fait, pour conseiller d'y recourir.

Mais, en retour, j'attache une très grande importance à la gymnastique du travail à laquelle on doit soumettre le jeune bouvillon de trait. Et d'abord, dès que les cornes le permettent vers 18 à 20 mois, il faut lui mettre un joug simple sur la tête pour l'accoutumer au poids et au port du joug. Puis, insensiblement, on l'attellera à un joug double avec un vieux bœuf, qui lui apprendra à marcher et à tirer. Finalement, on l'appareillera avec un autre bouvillon de son âge, et il entrera définitivement dans l'équipe des bœufs de trait. Si j'ai insisté sur le dressage, c'est qu'un animal bien dressé, doux et souple au bœuvier, fait beaucoup plus de travail qu'un animal à demi-sauvage, mal préparé à sa besogne, et trop tardivement dressé. Dans ce cas, ce que j'appellerai la valeur morale de l'animal entre largement en ligne de compte. Nos paysans périgourdins et limousins le savent si bien que, dans les foires, ils soumettent les bœufs de trait qu'ils veulent acquérir à de nombreuses épreuves, pour se bien renseigner sur leur bon caractère, leur docilité et leur réelle aptitude au travail.

Le travail à exiger des jeunes bovins en croissance doit être rigoureusement proportionné à leur âge et à leur force. On

obtient de cette façon le bénéfice maximum, puisque, tout en travaillant, l'animal augmente régulièrement chaque année sa valeur en se développant. Mais si vous soumettez les jeunes et même les adultes à un effort maximum continu, et si avec cela vous ne leur donnez que la ration d'entretien strictement nécessaire, vous paralysez d'abord son développement régulier et vous compromettez sûrement la double fin de votre animal, c'est-à-dire le bénéfice que vous êtes en droit d'attendre de sa vente à la boucherie. Quel que soit, en effet, le régime d'engraissement auquel vous le soumettiez à sa dernière période, vous n'obtiendrez jamais d'un bœuf surmené par le travail un engraissement lucratif. Il prendra du suif, s'échauffera au changement brusque du régime, mais ne fournira jamais cette viande *persillée* et reposée qu'il eût acquise sans peine avec un travail modéré. Là se rencontre l'écueil de la double exploitation du bœuf comme travail et comme viande, écueil facilement évitable lorsque l'on n'exige qu'un travail raisonnable avec une alimentation normale. Ce double résultat, nous le constatons avec les beaux bœufs gras du Charolais, de la Vendée et aussi du Limousin, qui après avoir mené une vie active et laborieuse, sont conduits à l'abattoir.

Comme on le voit, il faut une certaine habileté, une connaissance sérieuse des règles de l'élevage, pour faire bien et tout à la fois le bœuf de trait et de boucherie.

Pour tous les pays d'élevage qui exportent des animaux de trait, il y a un grand intérêt à conserver aux bovins l'aptitude au travail. Les éleveurs peuvent y réussir en suivant la méthode que nous venons d'indiquer, et en corrigeant les défauts de taille et d'affinement qui ne tarderaient pas à faire abandonner leurs produits par les acheteurs ordinaires. Déjà un certain nombre d'agriculteurs du Nord, clients habituels des races limousine et charolaise, se tournent vers les bœufs salers qu'ils

trouvent plus résistants. Cette indication, qui menace les éleveurs de bœufs de trait dans leurs intérêts, est suffisante pour les engager à s'orienter de suite vers le type réclamé. C'est l'acheteur qui fait la mode en créant le débouché : aux éleveurs donc de savoir s'ils peuvent se passer d'un débouché lucratif ouvert à leur production bovine, ou s'ils doivent laisser aller les choses.

L'élevage et l'éducation du bœuf de trait ne sont point d'ailleurs sans préoccuper l'agriculture étrangère. Pour ne parler que de l'Allemagne, qui depuis plusieurs années, fait de persévérants efforts pour l'amélioration de son bétail, nous savons que de l'autre côté du Rhin, les bœufs de trait sont admis dans les concours agricoles, qu'ils y sont soumis à des épreuves spéciales de traction et de vitesse et jugés au double point de vue de l'aptitude au travail et de l'aptitude à l'engraissement. Chez eux, comme chez nous, le bœuf est indispensable pour consommer les résidus de leurs nombreuses industries agricoles et exécuter les travaux des fermes à betteraves et à pommes de terre. Aussi bien, profitant de l'exemple cité, et étant donné le point critique que semble rencontrer l'élevage de nos bœufs de trait, je considérerai comme une heureuse innovation l'admission des bœufs de travail dans nos concours généraux et régionaux. Nos éleveurs, prévenus du danger, l'éviteraient plus aisément, et plus rapidement ils se mettraient à l'œuvre pour modifier leur type, instruits qu'ils seraient par les résultats des expositions, de la direction à prendre et du but à poursuivre.

Au surplus et d'une façon générale, cette question du bœuf de trait présente peut-être une importance plus grande encore qu'on ne le prévoit à première vue. Qui nous dit en effet qu'avec les hauts prix et la difficulté chaque jour grandissante que l'on éprouve à se procurer de beaux chevaux de gros trait, le bœuf ne soit pas appelé dans l'avenir à remplacer le cheval dans

les entreprises de traction lente pour marchandises encombrantes? Déjà nous voyons les coquets petits bœufs bazadais faire ce service sur le port de Bordeaux, concurremment avec les bœufs basquais, qui exécutent une grande partie des transports dans tout le Sud-Ouest. Il en serait alors du bœuf comme il en est des canaux. Pendant longtemps, on avait pensé qu'avec les chemins de fer, le rôle des canaux était fini; mais, aujourd'hui, on s'aperçoit que ces deux grands moyens de communication ont chacun leur utilité, que certains pays doivent une bonne part de leur prospérité industrielle et commerciale à l'amélioration de leurs voies navigables, les marchandises encombrantes payant par voie d'eau un prix de transport bien inférieur à celui payé par voie ferrée. Et l'agriculture, qui se trouve directement intéressée à la question par la vente de ses grains et l'achat de ses engrais, constate que le premier bénéfice pour elle est celui qu'elle réalise sur le prix des transports.

Voilà donc pourquoi nous pouvons, sans exagération, prévoir qu'à un moment donné, le bœuf de trait trouverait un nouveau débouché dans l'industrie des transports lents, pour marchandises encombrantes, lorsqu'il aura été bien démontré que dans ce cas particulier, et pour les courtes distances, le bœuf est de beaucoup le moteur le plus économique.
